Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 3

Artikel: Les "saluts" de M. Pinclet
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201907

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

43me ANNEE. — N° 3. FONDÉ EN 1861 PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 21 janvier 1905

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse** : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames** : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ADMINISTRATION DU CONTEUR
chez M. E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Les « saluts » de M. Pinclet.

Dans votre numéro de fin d'année, vous publiez d'intéressantes et fort judicieuses réflexions au sujet du « coup de chapeau » et vous terminez par ces mots : « Il est vrai qu'il y a tant de « nuances » dans le code du bon ton. » — Si vous voulez étudier le coup de chapeau et ses nombreuses nuances, mettez-vous un jour à votre fenêtre, un jour de beau temps, et regardez passer dans la rue les bonnes gens qui vont à leurs affaires, ou à leurs plaisirs, ou nulle part, au hasard des pas. Ces bonnes gens — des deux sexes — se rencontrent, se croisent, se reconnaissent, se saluent. Examinez attentivement les divers gestes de ces messieurs — les dames viendront à leur tour — et, selon les variantes, c'est bien le diable si vous n'arrivez pas à découvrir les petits côtés d'un caractère et les relations que le dit caractère entretient avec la personne saluée par lui dans la rue.

* * *

Voyez M. Pinclet, il passe à bonne raison pour la courtoisie même, et d'aucuns prétendent qu'il a conservé les bonnes manières du temps jadis, transmises à lui, de génération en génération. Dans son bureau, ou dans son étude, ou dans ses magasins, — M. Pinclet peut être, à votre gré, avocat, notaire, banquier, négociant, ou toute autre profession, — il reconduit ses clientes avec des phrases absolument salon-rouge.

— Madame, votre serviteur très humble.

— Madame, votre serviteur et moi ne font qu'un.

Il n'adresse jamais la parole à aucun de ses employés sans user de formules polies :

— Monsieur, auriez-vous l'obligeance ..

— Monsieur, veuillez, je vous prie...

Bref, M. Pinclet, chez lui, est la correction égalitaire : courtois avec chacun. Dans la rue, en revanche, M. Pinclet use d'une gradation savamment motivée dans l'art de saluer les passants.

C'est, d'abord, au client sérieux, cossu, dodu, pansu, dûment renté, le salut large et révérend. Sa main droite saisit le chapeau, le soulève, le maintient deux secondes à quatre centimètres au-dessus de la tête — tandis que M. Pinclet regarde avec un air de vénération profonde le monsieur ainsi honoré, — puis le bras tendu exécute un demi-cercle à peu près horizontal avec le coude comme centre, tandis que le buste s'incline légèrement. C'est à la fois très gentilhomme et très digne. Pour une dame, M. Pinclet ajoute un respectueux sourire : le bouquet sur l'édifice, et accuse un peu l'inclinaison du buste.

Avec ses amis personnels, M. Pinclet n'est pas moins cérémonieux, mais il mélange à la gravité de son coup de chapeau un grain ou deux d'amicale familiarité : un petit signe de tête avec un clin d'œil affectueux et rieur qui pourrait se traduire, en termes vulgaires : « Hein ? mon vieux, te rappelles-tu ? Nous en fîmes de fameuses, jadis ? » Ou bien, il dira gentiment : « Bonjour ! Bonjour ! Mille choses à la maison ! Très pressé ! » Car il est bon, je dirai même : il est indispensable, dans le monde des affaires, d'avoir toujours l'air obsédé par des occupations multiples qui ne laissent aucun repos. M. Pinclet sait cela et il en use.

Il salue aussi les autorités cantonales. Son salut, ici, dépend des opinions politiques du magistrat. Il est froidement poli avec ses adversaires. Son chapeau décrit une courbe un peu roide et le visage conserve une gravité marmoréenne. Il s'incline devant la fonction, semble-t-il dire, non devant l'homme qu'il ne connaît pas et ne cherche pas à connaître. En revanche, ses amis politiques sont gratifiés d'un salut plus ample et plus familier : « Je compte sur vous, comptez sur moi. » Quant aux fonctionnaires de tout ordre auquels, ensuite de circonstances particulières, M. Pinclet fait l'honneur d'un salut, ils sont taxés selon leur importance administrative et les services officieux qu'à l'occasion ils pourraient lui rendre. Il y a là une échelle compliquée que M. Pinclet a su établir strictement et qui va de l'huissier au chef de service en un crescendo des mieux calculé.

Si M. Pinclet, dans ses locaux, manifeste une politesse rare à l'adresse de ses employés, cette politesse subit, au dehors, un refroidissement notable. Seul son fondé de pouvoirs a droit à une certaine considération. Mais, ici, M. Pinclet montre à quel haut degré il a poussé l'étude des convenances sociales et de quelle intelligente philosophie il use dans ses rapports avec ses inférieurs. Afin d'éviter un coup de chapeau dont la mesure serait évidemment difficile à établir, M. Pinclet brusque les choses et interpelle ces messieurs sous un prétexte quelconque. D'ailleurs cela « fait très bien » ; est-il en conversation avec un collègue, un ami, un client, ou quelque nuque importante, il s'excuse :

— Pardon, cher monsieur, deux mots à mon employé et je suis à vous ; un ordre oublié.

Et, tout souriant, il arrête le dit employé et lui parle durant une minute ou deux ; un petit signe de la main suffit. Quant aux commis de rang inférieur, M. Pinclet ne les voit pas ; M. Pinclet a la vue basse.

Un petit signe de la main, ai-je dit. L'honorable M. Pinclet utilise cette mimique plus ou moins polie avec une science aussi parfaite. Il gradue et modifie son geste selon les occasions et les personnages. Aux amis, aux familiers, la main envoie un salut élégant, onctueux, les doigts s'agitent harmonieusement comme une aile qui bat avant de prendre son vol. Un sourire accompagne ce geste délicat. Parfois, même, le mouvement rappelle les petits signes d'adieu que l'on fait aux bébés. Mais M. Pinclet réserve cette fantaisie pour les saluts à grande distance, à longue portée, qu'il fait suivre souvent d'un léger coup de chapeau. Enfin, le digne homme a adopté pour le vulgaire pécus, pour le commissionnaire du coin, les petits fournisseurs, les ouvriers, la plèbe, en un mot, un geste saccadé, qui paraît dire à l'humble salutation d'iceux : « Oui, oui, mes amis, bon, passez votre chemin ». Son regard prend alors un air de dignité protectrice et son allure dit clairement combien M. Pinclet a conscience de sa propre valeur et de son indiscutable supériorité. Napoléon, en certaines circonstances, a dû saluer ainsi, avec moins de finesse, peut-être. Ce geste, M. Pinclet le réserve aussi aux amis d'enfance qui n'ont pas eu l'heur de réussir et dont les familiarités l'exaspèrent. C'est alors une façon d'aumône.

J'ai oublié de noter, en parlant des commis de M. Pinclet, que celui-ci se découvre toujours devant les employés de ses collègues. Il est bon que ceux-ci puissent dire, en bavardant avec leurs camarades : « Rencontré M. Pinclet. Il est diablement poli ». Et si le patron entend ce compliment à l'adresse du confrère, c'est d'un excellent effet, je vous assure.

Si l'indiscrétion ne m'était pas absolument désagréable, je pourrais parler ici des subtilités qu'imagine M. Pinclet lorsqu'il salue les dames et des significations exquises et multiples de ces courtoises manifestations. Mais, nous serions presque obligés à pénétrer dans la vie privée de ce digne homme, et je n'aurais garde, vous le comprendrez, de me permettre une telle impertinence. Je préfère, à mon tour, gratifier M Pinclet d'un coup de chapeau, sinon respectueux, du moins administratif.

LE PÈRE GRISE.

Enseigne de bric-à-brac. — « Habits et pianos à queue. »

Du rebaille-mé mé. — Hector M*** vient d'enterrer son oncle, qui lui a légué tout son bien.

En remontant du cimetière, il invite ses amis à prendre un verre, au café.

— Apportez du Villeneuve, dit-il au patron.

Le cafetier revient bientôt avec deux bouteilles.

— Est-il bon, au moins ? demande Hector.

— S'il est bon ! Il ferait revenir un mort.

— Hé, là ! pas de bêtises... emportez-moi ça.

Enfin ! — Une vieille dame élégante s'arrête auprès d'un mendiant assis au bord du chemin. Elle se dégante avec peine, sort son mouchoir, puis des clefs, cherche son portemonnaie tout au fond de sa poche et donne une pièce au mendiant. Cela a bien duré deux ou trois minutes.

Alors, le mendiant :

— C'est pas pour dire, ma bonne dame, mais vous y avez mis votre temps !

Consultation gratuite.

On dit fréquemment que tout homme, à quarante ans, doit être son propre médecin. Rien n'est plus absurde que cette assertion, car elle